

Zeitschrift:	Études de Lettres : revue de la Faculté des lettres de l'Université de Lausanne
Herausgeber:	Université de Lausanne, Faculté des lettres
Band:	4 (1971)
Heft:	1
Artikel:	Henry Poulaille et son œuvre
Autor:	Chambert-Loir, Hneri
DOI:	https://doi.org/10.5169/seals-869760

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

HENRY POULAILLE ET SON ŒUVRE

Lorsqu'en 1926 Henry Poulaille réunissait un Cahier de la Quinzaine *Pour ou contre C.-F. Ramuz*, il indiquait le but de sa tentative : demander à la critique littéraire officielle les raisons de son silence devant l'œuvre de l'écrivain vaudois. Aujourd'hui, on peut poser la même question à propos de l'œuvre de Poulaille lui-même. Il a publié, depuis 1925, plus de vingt volumes ; il a été traduit dans une dizaine de langues ; il a dirigé des revues et des journaux ; il a tenu pendant plus de trente ans le poste de directeur des services de presse chez Grasset... Comment se fait-il, dans ces conditions, que ses livres restent introuvables, qu'il ne soit pas réédité dans les collections de poche à grand tirage et que son nom ne soit pour ainsi dire jamais cité ? Conspiration du silence ? Incurie des éditeurs ? On est confondu par l'ingratitude des romanciers qui lui doivent leur renommée et par l'incapacité de la critique et de l'histoire littéraire.

Il y a dix ans, dans sa préface à un catalogue d'écrivains auto-didactes¹, Poulaille écrivait : « J'ai quelques manuscrits (dix) dont on fait fi : j'en ai pris mon parti, je m'en fous ! » Et son dernier ouvrage, récemment paru², qui rend hommage à un militant anarchiste, Poulaille a choisi de le publier à compte d'auteur, chez un petit éditeur, et il a fait inscrire sur la couverture de cette modeste plaquette : « Offert par Henry Poulaille en hommage à son ami ».

C'est sans doute à cette humilité, à ce mépris de la critique et de la gloire, que Poulaille doit d'être aujourd'hui inconnu du public, mais cela en dit long sur la valeur de nos critères littéraires et sur les mobiles qui mènent le marché du livre.

Et comment présenter un écrivain que tout le monde devrait connaître ?... « Henry Poulaille est né le 5 décembre 1896 à Paris dans une famille d'ouvriers... » Le *Pain quotidien* est dédié « à la mémoire de mon père charpentier et de ma mère canneuse de

¹ P. Feller, *Nécessité, adolescence et poésie*, éd. du Musée du Soir, Lille, 1960.

² *Mon ami Calandri*, éd. Spartacus, Paris, 1970.

chaises ». Très tôt, le petit garçon apprit la valeur de mots redoutables comme le pain, la grève, le travail. Il écoutait les conversations des militants syndicalistes amis de son père et il ne tarda pas à épuiser la bibliothèque paternelle: Zola, Reclus, Kropotkine, Jean Grave... Inquiet, son père lui interdit l'accès de l'armoire à livres : « Tu as onze ans, joue... »

— Je ne sais plus jouer¹.

Mais en 1910 il se retrouve orphelin. On place sa sœur chez un oncle, son frère dans un orphelinat catholique. Poulaille, qui depuis quelques mois déjà travaillait chez un pharmacien, conserve son emploi et trouve une mansarde : le voilà seul maître de lui-même ! Que peut faire un garçon de treize ans vivant seul et gagnant sa vie ? Pris d'une véritable frénésie d'apprendre, l'enfant consacre tous ses loisirs à la lecture : dans la rue, sur les marches d'un escalier et dans sa chambre, tard dans la nuit, il dévore revues, journaux et livres ; il prend des notes, recopie des citations, remplit des cahiers d'écolier de gravures et dessins découpés dans des revues, et ce n'est pas le moindre sujet d'étonnement qu'il ait réussi à organiser avec autant de rigueur son apprentissage de la vie et de la littérature. Sans guide, sans aucun maître, il se dirige d'instinct vers des romanciers, des poètes, des philosophes, des dessinateurs, des compositeurs, que plus tard il n'aura pas à renier : il lit tout ce qui lui tombe sous la main mais avec un sens critique déjà très sûr et il s'attire la sympathie étonnée des bouquinistes auxquels il demande des revues syndicalistes ou des brochures anarchistes.

La guerre vient interrompre à la fois cette solitude et cette longue lecture. Enrôlé, il est trop jeune pour se situer « au-dessus de la mêlée », mais de lui-même, durant tout le temps de son service, il s'interdit de tirer un seul coup de fusil. C'est la triste expérience de *Pain de Soldat*.

Démobilisé, il doit trouver un nouvel emploi. Sa connaissance profonde de la chose littéraire lui permet d'espérer une place dans un journal ou chez un éditeur ; mais il devra pour cela attendre plusieurs années pendant lesquelles il s'embauche en usine. Frédéric Lefèvre l'envoie un jour au journal *l'Affranchi* après l'avoir présenté comme un jeune homme très au fait de la littérature et du journalisme ; Poulaille est reçu fort aimablement par le directeur qui se désole de ne pouvoir l'employer : « Si vous étiez venu une semaine plus tôt : je viens juste d'embaucher un groom... »

¹ *Le Pain quotidien*, tome II : *Les Damnés de la Terre*, p. 230.

De nouveau Poulaille doit prendre sur ses loisirs — c'est-à-dire sur ses nuits — le temps de lire et d'écrire. Il assure à lui seul près de la moitié de la copie de *La Vache enragée*, un journal de cabaret montmartrois qui se veut le successeur du *Chat noir*. Il écrit des contes, des critiques et surtout de longs articles sur les écrivains dans lesquels il voit l'annonce d'un *Nouvel Age littéraire* : M. Martinet, C. Vildrac, J.-R. Bloch, L. Jacques... C'est à la suite de plusieurs articles sur Marcel Martinet que celui-ci — directeur littéraire à *l'Humanité* — fit venir Poulaille et lui tint un discours qui devait influer considérablement sur son orientation littéraire :

— Vous avez autre chose à faire qu'à écrire des balivernes pour les bourgeois de Montmartre ou à faire l'éloge des écrivains. Laissez les écrivains et les bourgeois ! Vous avez eu une enfance pénible ; aujourd'hui encore, vous avez une vie difficile ; c'est cela qu'il faut raconter. La vie du peuple n'a jamais été décrite que de l'extérieur. Il faut qu'un homme du peuple écrive l'épopée de la classe ouvrière. Vous avez une place à prendre ; vous pouvez et vous devez la prendre. Donnez-moi d'abord de courts récits et pensez à un grand livre...

Ainsi naquirent les contes d'*Ames neuves*. Poulaille changeait totalement de style et d'objet, mais il lui restait un long chemin à parcourir avant de songer à son grand livre. Il avait lu au front deux romans de Ramuz et la belle étude de Jean Choux donnée en introduction à la publication au *Mercure de France* du *Règne de l'Esprit malin*¹. Frappé par la sincérité du style, par le naturel du dialogue et des personnages, il entreprit un court roman avant de tenter sa fresque de la classe ouvrière parisienne. Ce fut *Ils étaient quatre* et ce fut un chef-d'œuvre : alternant l'angoisse et l'insouciance, les chapitres noirs et les chapitres blancs, Poulaille parvint à un récit poignant et vigoureux, mais dont les qualités maîtresses étaient autres encore : sans éteindre ses personnages, observant au contraire scrupuleusement leur démarche d'esprit et leur parler jurassien ou vosgien, il les situait à leur juste taille : êtres insignifiants devant les grands mythes non nommés : la Vie, la Mort, la Guerre, l'Obscurité, le Silence...

* * *

¹ Henry Poulaille a rappelé cette découverte dans les *Rescapés* (Grasset, Paris, 1938, pp. 88-89) où, à propos de *Samuel Belet*, il s'exprime en ces termes :

« Il (Magneux) aimait cette phrase extraordinairement dense et pleine de poésie vraie. Ramuz qu'il avait connu par hasard (on lui avait envoyé des numéros du *Mercure de France* contenant le *Règne de l'Esprit malin*), Ramuz le reposait de Barrès et de Gide dont il s'était gavé. »

Après le succès assez facile des contes de la *Vache enragée*, celui de *Ils étaient quatre* eût pu être un écueil ; mais Poulaille connaissait son but et il ne fallut attendre qu'un an pour que paraisse *l'Enfantement de la Paix* qui était comme une introduction au cycle du *Pain quotidien*. Reprenant à son début sa Tragédie humaine de la vie ouvrière, Poulaille donnait successivement :

Le Pain quotidien (1903-1906)
Les Damnés de la Terre (1906-1910)
Pain de Soldat (1914-1917)
Les Rescapés (1917-1920)

Il manque donc un tome à cette série : celui — presque rédigé pourtant — des années 1910 à 1914 ; années d'adolescence riches de découvertes et d'expériences, années d'effervescence littéraire et politique, années de la Bande à Bonnot...

Le cycle du *Pain quotidien* est sans conteste le chef-d'œuvre de la littérature prolétarienne et cette situation privilégiée et maudite à la fois le fait exclure par certains de la littérature sans épithète : sous prétexte qu'outre ses qualités romanesques il présente une incomparable richesse de témoignage, on le relègue dans la liste des documents sociologiques, tout près des enquêtes et des reportages... *Le Pain quotidien* est un document, c'est entendu, sur la vie quotidienne, le langage, les mœurs du peuple de Paris au début de ce siècle, sur le mouvement ouvrier, les grèves, les luttes syndicales. Mais c'est aussi et avant tout un très grand roman : roman admirable de vie et de verdeur; roman cocasse et pittoresque aux personnages inoubliables (la Radigond, les Mulot, la famille Magneux...) ; roman attachant mais impitoyable du pain quotidien.

On a reproché à Poulaille de négliger son style et de vouloir calquer la réalité, de ne pas transposer littérairement le langage et les faits. Ces deux accusations sont déjà contradictoires ! Il est certain que Poulaille se refuse à toute transposition, mais le choix des événements, des personnages et des dialogues n'appartient qu'à lui et ce choix est déjà en lui-même une opération littéraire. Quant au style : peut-être ne peut-on extraire du roman une phrase ou une courte scène. Mais peut-on le faire d'une conversation courante ? Poulaille ne parle pas par aphorismes ; il n'écrit pas pour être cité. Il conserve à la parole son souffle et son rythme ; il observe le langage vert et imagé de ses personnages. Et s'il fallait enfin plaider contre l'accusation de littérature ennuyeuse, il suffirait de citer les monologues de la mère Mulot ou les tirades de la Radigond...

Poulaille était entré chez Grasset en mai 1923. Pour un écrivain convaincu que l'édition avait d'autres buts que le commerce ou de flatter les goûts du public, la place était inespérée et la tâche d'envergure. La liste est longue des écrivains qu'il amena à son éditeur, des collections et des revues qu'il dirigea. L'un des premiers parmi ces écrivains fut Ramuz. Poulaille le considérait comme l'un des plus grands — l'un des seuls plutôt — romanciers de ce siècle ; mais il ne désirait pas seulement faire publier ses auteurs préférés : il voulait aider la littérature à atteindre ce Nouvel Age dont il pressentait la venue avec les écrivains prolétariens. A côté des écrivains bourgeois pour qui la littérature était un art, des écrivains communistes pour qui elle était un outil de propagande, et des populistes qui utilisaient la misère ouvrière, il y avait place pour une littérature vraie, simple et authentique de la vie du peuple. Et lorsque Georges Valois proposa à Poulaille de publier un ouvrage sur cette littérature en puissance, celui-ci lui apporta quelques semaines plus tard le volumineux manuscrit de *Nouvel Age littéraire*.

Cet ouvrage, d'une étonnante richesse de documentation, offrait une vue d'ensemble de la littérature moderne sous l'angle de l'authenticité et de la vie :

D'un côté il y a ceux qui écrivent parce qu'ils ont accepté la mission d'écrire, ayant à porter témoignage, de l'autre ceux qui écrivent pour gagner de l'argent, avoir des honneurs. Les oisifs d'une part, les véritables artistes de l'autre¹.

Aucune systématisation pourtant, aucune généralisation hâtive dans ce livre polémique et souvent même virulent. Poulaille rend hommage aux écrivains pour qui l'art n'est pas un passe-temps, un métier ou une fantaisie, mais un mode de communication, un moyen de dire. Philippe, Neel Doff, Ramuz, Guillaumin, Francis André, mais aussi bien André Spire ou Marcel Martinet.

Nouvel Age littéraire ouvre plusieurs collections chez Valois et peu après, en 1932, Poulaille fonde avec Tristan Rémy, Lucien Bourgeois et Marc Bernard le « Groupe des Ecrivains prolétariens » auquel très vite adhèrent Eugène Dabit, Habaru, Edouard Peisson, Lucien Gachon, Ludovic Massé... Constamment en butte aux menées populistes ou communistes, le groupe devait rapidement connaître des dissensions fatales. N'importe quel engagement politique eût permis à Poulaille de résister et de soutenir sa tentative, mais il se

¹ *Nouvel Age littéraire*, Librairie Valois, Paris, 1930, p. 37.

refusait catégoriquement à confondre politique et littérature et il repoussa toutes les avances — ce que n'eurent pas le courage de faire tous ses compagnons !

Poulaille voulait aider l'ouvrier à s'exprimer, à accéder à une culture et tout d'abord à une certaine conscience. Mais il ne voulait pas pour autant annexer son mouvement à une idéologie ou une propagande. En 1935, il ouvrait le « Musée du Soir » où des expositions, une bibliothèque et des conférences étaient organisées pour les ouvriers, afin qu'ils puissent, à la sortie de l'usine, du bureau ou de l'atelier, venir emprunter un livre ou discuter avec un écrivain ou un artiste. Il ne s'agissait pas, comme avec les Universités Populaires, « d'aller au peuple », mais beaucoup plus simplement, beaucoup plus difficilement, de lui apporter ce bien précieux et jalousement gardé: la culture. A la porte du musée, Poulaille avait accroché une pancarte : « On est prié de s'abstenir de toute politique de clan ».

* * *

On a beaucoup écrit sur la littérature prolétarienne : pour montrer généralement qu'on ne l'avait pas comprise ! Le reproche le plus couramment fait à Poulaille est de s'être attaqué au préjugé du bien dire et d'avoir voulu remplacer l'œuvre d'art par une littérature documentaire. En réalité, Poulaille n'a jamais prétendu opposer le document ou le témoignage au roman ou à l'essai. La littérature prolétarienne, d'ailleurs, n'était pour lui qu'un stade nécessaire, qu'une étape de transition vers un art plus vaste et plus vrai :

Si intéressante que puisse être (la littérature prolétarienne)... elle ne saurait se substituer à la véritable littérature vers laquelle d'ailleurs l'artiste prolétarien tend, même s'il l'ignore¹.

Constatant que la « littérature mandarinale » se cantonnait au domaine distractif, Poulaille escompta sur sa chute avec la montée du cinéma et de la télévision. La littérature d'évasion perdait tout avenir et l'art pour l'art n'avait plus de sens ; il faudrait — pensait-il — en revenir à la littérature expressive, à la définition qui semble un truisme mais depuis si longtemps oubliée : écrire pour dire quelque chose.

Si l'on jette un regard d'ensemble sur l'édition actuelle, force est de constater que l'art moins que jamais puise à la réalité. Paul

¹ *Nouvel Age littéraire*, op. cit., p. 47.

Bourget n'est pas mort ! La littérature prolétarienne est-elle donc un échec ? Ce n'est pas elle qui est en cause, mais la littérature en général, ou pour mieux dire l'écrivain. Poulaille n'a pas été suivi ; trop d'écrivains prolétariens cédèrent à la tentation de parvenir, d'accéder aux honneurs et à une place assise. Mais la question de l'écriture et de sa mission se pose aujourd'hui avec la même acuité qu'il y a quarante ans et l'écrivain ne pourra toujours l'échapper :

Si la littérature ou du moins ce qu'il est convenu d'appeler ainsi en meurt, tant pis. Nous nous réjouissons quant à nous que soit fini le temps du bien dire¹.

* * *

Fondateur d'une « école littéraire », directeur littéraire du *Peuple* (quotidien de la CGT), animateur du Musée du Soir, directeur des services de presse chez Grasset, rédacteur ou directeur de revues et journaux (*Nouvel Age*, *A contre-courant*, *Prolétariat*, *Jean-Jacques...*), critique discographique (au *Monde* de Barbusse durant plusieurs années), critique cinématographique, auteur enfin d'une quadrilogie qui reste l'un des plus importants romans modernes, sans parler de deux autres romans et d'un volume de nouvelles... Tel est le bilan d'une carrière qui eût pu satisfaire n'importe quel écrivain ! L'œuvre de Poulaille, cependant, n'est pas terminée : elle compte encore une dizaine de titres qui, paradoxe réconfortant, eussent pu remplir la vie d'un universitaire !

La Seconde Guerre ferma les portes du Musée du Soir et disloqua ce qui restait du Groupe des Ecrivains prolétariens. Poulaille, après 1945, reprit son effort : la revue *Maintenant*, en particulier, réunit une quantité remarquable de nouvelles, traductions, critiques, dessins et poèmes d'artistes prolétariens et le *Folklore vivant* et la *Nouvelle Revue des Traditions populaires*, toutes deux fondées avec van Gennep, recherchèrent le folklore à ses sources mêmes. Mais la guerre a sans conteste provoqué une rupture brutale dans l'œuvre de Poulaille. Il songe à cesser d'écrire. Il est célèbre, ses livres atteignent de forts tirages mais le comprend-on, le *lit-on* seulement ? Il continuera d'écrire, mais il suffit de consulter sa bibliographie pour constater que sa production a subi un changement décisif. Les œuvres d'après-guerre sont pour la plupart des œuvres critiques ou de compilation : recueil des poèmes amoureux du XVI^e, anthologie de la chanson populaire, anthologie des Noëls anciens et surtout analyse

¹ *Nouvel Age littéraire*, op. cit., p. 438.

pièce par pièce du théâtre de Molière, car Poulaille, reprenant les affirmations de Pierre Louys, veut démontrer que le véritable auteur des comédies de Molière n'est autre que Pierre Corneille.

Sur ce dernier chapitre, deux volumes seulement ont été publiés, mais huit autres sont prêts ! Car à côté de l'œuvre créatrice de Poulaille et à côté de ses travaux d'érudition, il faut faire une place — et de taille — à ses inédits. A treize ans, Poulaille dépiautait consciencieusement toutes les revues qui lui tombaient sous la main : dans la *Plume*, la *Revue indépendante*, le *Mercure de France*, il découpait des gravures, des illustrations ou des dessins humoristiques qu'il collait avec grand soin dans des cahiers d'écolier ; il prenait des notes, recopiait un article ou une statistique, soulignait le nom d'un auteur qui l'avait frappé et duquel il ne lui restait qu'à lire toute l'œuvre parue. On imagine avec attendrissement et non sans une pointe d'effarement l'entreprise de titan à laquelle se vouait l'enfant solitaire, car ce travail aussi vaste que méticuleux n'était pas un amusement puéril : lorsqu'un nom avait retenu son attention, il n'avait de cesse qu'il ait réuni sur le romancier, le poète ou le philosophe tout ce qu'il pouvait glaner et lorsqu'il avait ouvert un cahier sur la peinture ou la typographie, il le remplissait méthodiquement de toutes les reproductions qu'il pouvait trouver. Cette activité n'a pas cessé durant cinquante ans et on lui doit une somme extraordinaire de documents sur les arts et la littérature. Poulaille ouvre de temps à autre ces dossiers pour y adjoindre une pièce ou en établir la nomenclature et le témoin qui a le bonheur d'être alors présent est émerveillé par la richesse de ces collections dont certaines pourraient constituer de véritables musées.

Citons au hasard :

- Histoire de l'imprimerie et du livre,
- Histoire de la gravure,
- Huit siècles de chanson française,
- La chanson de Montmartre,
- Le dessin humoristique et satirique du XVI^e siècle à nos jours dans le monde entier (dont une collection certainement unique de dessins de Steinlen)...

Est-il besoin de dire que ce bilan est très incomplet ? Il faudrait citer encore son premier roman *Haasvérus ou l'anonymat glorieux*, des travaux sur « les origines littéraires de la chanson », les « Noëls étrangers », « Pasteur ou Bechamp ? non : Raspail ! », un volume de poèmes en prose et cinq ou six volumes sur les auteurs d'hier et d'aujourd'hui.

Henry Poulaille présente le cas le plus remarquable et le plus typique peut-être de l'écrivain autodidacte. D'autant plus sûr de sa culture qu'il ne la devait qu'à lui-même, imperméable aux préjugés et aux idées reçues qui accompagnent toute éducation, c'est au contact des œuvres et de leurs auteurs qu'il fit son apprentissage de la littérature, non dans les manuels d'histoire littéraire. Et avec fougue et un irrespect notoire du prétendu jugement de la postérité, il entreprit de restituer à l'écriture son sens et sa valeur :

Ce n'est pas parce que de grands critiques qui toute la vie avaient eu le « cul » vissé dans un fauteuil, se croyant tout à coup devenus des Pégases, s'ébrouèrent un beau jour en images de feu d'artifice, qu'il faut prendre leurs pétardades pour des étoiles¹.

Il restera l'homme de la littérature prolétarienne dont l'effort eût pu rénover totalement, sinon révolutionner, les lettres françaises et auquel on doit déjà plusieurs chefs-d'œuvre, à commencer par le cycle du *Pain quotidien*. Mais il faut garder présent à l'esprit la totalité de sa production et la courbe qu'elle accuse depuis les contes légers de la *Vache enragée* jusqu'aux œuvres d'érudition d'après-guerre en passant par la période d'activité intense des années 30. Cette démarche ne traduit pas seulement une fécondité d'esprit ou un travail acharné ; elle est l'expression d'une recherche : au-delà des thèses de Poulaille, au-delà de ses critiques et de ses polémiques, c'est l'homme qu'il faut rechercher :

Tout écrivain personnel possède une mystique qui peut ne pas être religieuse du tout. [...] Les uns recherchent ou ont trouvé la vérité. Ceux-là ont droit avec Stirner de dire *Ma vérité est la vérité* et ils ont raison².

Henri CHAMBERT-LOIR.

¹ *Tartuffe*, par Pierre Corneille, Amiot-Dumont, Paris, 1949.

² *Nouvel Age littéraire*, op. cit., p. 163.

BIBLIOGRAPHIE

- 1925 — *Ames neuves* (contes), Grasset. Epuisé.
— *Ils étaient quatre*, Grasset. Epuisé.
- 1926 — *Pour ou contre C.-F. Ramuz*, Les Cahiers de la Quinzaine, éd. du Siècle.
Epuisé.
— *L'Enfantement de la Paix*, Grasset. Epuisé.
- 1927 — *Charlie Chaplin*, Grasset. Epuisé.
- 1928 — *Le Train fou*, Grasset. Epuisé.
- 1929 — *Le Cinéma, valeur sociale*, Cahiers Bleus. Epuisé.
- 1930 — *Nouvel Age littéraire*, Librairie Valois. Epuisé.
— *Ch.-L. Philippe, le populisme et la littérature prolétarienne*, Cahiers Bleus. Epuisé.
- 1931 — *Le Pain quotidien* (1903-1906), Librairie Valois ; Grasset, 1932.
- 1932 — *Le Disque à l'école* (Charles Wolff), Cahiers Bleus. Epuisé.
- 1935 — *Les Damnés de la Terre* (1906-1910), Grasset.
- 1937 — *Pain de Soldat* (1914-1917), Grasset.
- 1938 — *Les Rescapés* (1917-1920), Grasset. Epuisé.
— *A la six quat' deux*, Grasset. Epuisé.
- 1941 — *La Fleur des chansons d'amour du XVI^e siècle*, Grasset. Epuisé.
- 1942 — *La grande et belle Bible des Noëls anciens*, Albin Michel. Epuisé.
— *L'Enfant poète*, éd. Nouvelle Revue de Belgique. Epuisé.
- 1943 — *Les plus beaux Noëls français*, Albin Michel. Epuisé.
- 1947 — *Les Chansons de toile* (XII^e s.), éd. Delattre. Epuisé.
— *Il était une fois*. Ed. des Portiques.
- 1949 — *Eros, épines et roses !*, éd. de l'Odéon. Epuisé.
— *Tartuffe, par Pierre Corneille*, Amiot-Dumont. Epuisé.
- 1957 — *Corneille sous le masque de Molière*, Grasset.
- 1970 — *Mon ami Calandri*, éd. Spartacus. Epuisé.